

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 113 — Samedi, 3 juillet 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



AMOUR FRATERNEL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 juillet 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les femmes.—Nos illustrations.—Un conseil par semaine.—Un duel en ballon.—Armand de Jaillac, par Arthur Appeau.—Choses et autres.—L'art de bien vivre.—Les nids d'oiseaux.—Pater.—Ave.—Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Amour fraternel—Portrait de l'hon. J. L. Beaudry, décédé.—La France à Madagascar.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de JUIN), aura lieu lundi, le 5 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



POUR la troisième et dernière fois, j'espère, je vais vous parler de l'expulsion des prétendants au trône de France, de l'expulsion des Princes, comme on a pris l'habitude de désigner la chose.

Cette mesure, d'après ce que je vois, a fait beaucoup plus de bruit au dehors qu'en France, où elle a été accueillie avec une indifférence significative.

L'insouciance qu'a montré le peuple à cette occasion a lieu de nous étonner, nous qui voyons les choses à un tout autre point de vue que ne le font les Français, et qui élevés sous un régime essentiellement républicain, quoiqu'on le nomme régime monarchique constitutionnel, ne pouvons nous mettre dans la tête qu'on bannisse des hommes parce que leurs parents ont régné sur le pays qu'ils habitent.

Vous savez comment on a procédé. La chambre des députés avait voté pour l'expulsion, le comité du Sénat s'était déclaré contre, et la chambre haute sans s'inquiéter de la décision du bureau qu'elle avait nommé pour étudier la question, a confirmé l'arrêt de la chambre des députés.

Il ne restait donc à l'exécutif que de signer le décret, et c'est ce qui a été fait.

*** En France, on raisonne tout autrement, et, bien que je n'approuve pas du tout, comme je vous l'ai déjà dit, le décret qui exile les chefs des Orléanistes et des Bonapartistes, je comprends très bien que le peuple se soit très peu occupé de cette affaire.

L'ouvrier, le paysan, la masse des citoyens, en un

mot, aiment la paix et l'ordre, et c'est pourquoi ils ont très peu d'estime pour les socialistes, les communistes et tous les dévoyés qui font grand tapage dans les grandes villes.

Tout changement de gouvernement signifie pour eux révolution, arrêt des affaires, augmentation d'impôts et tout le cortège d'ennuis, de misères et de ruines qui s'en suit. Aussi, en apprenant qu'on mettait trois Princes à la porte parce qu'on craignait un coup d'Etat de leur part, ils se sont dit : "Ma foi ! qu'ils s'en aillent ; pourvu que l'on ne chôme pas trop et qu'on ne nous demande pas d'argent, c'est tout ce qu'il nous faut."

C'est ainsi, du reste, que raisonne le peuple dans tous les pays. Partout il demande du travail et la paix.

*** Donc, le 24 courant, le Comte de Paris, chef des royalistes, a quitté la France pour se rendre en Angleterre.

Le même jour, le Prince Napoléon (Plon-Plon), chef des Bonapartistes, est parti pour la Suisse, et son fils le Prince Victor, qui est également prétendant au trône et se trouve par là même l'adversaire de son père, est allé en Belgique, à Bruxelles.

Au départ de ces trois princes, on a crié : Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! Vive le prince Napoléon ! Vive le prince Victor ! et enfin vive la République !

Le gouvernement républicain qui avait été jusqu'à présent le seul qui ait permis à des princes ennemis du régime établi, de vivre en France, a eu tort d'imiter les rois et les empereurs en les chassant après les avoir accueillis pendant seize ans, mais puisqu'il en était arrivé à cette décision, il aurait dû faire la chose d'une manière plus franche et plus pratique.

Pourquoi ne pas avoir mis les trois Princes dans un char de première classe et ne pas les avoir transportés ainsi jusqu'à la frontière ?

Ce qui serait arrivé, pendant le voyage, n'est pas difficile à deviner et point n'est besoin d'être grand clerc pour le savoir.

Le père et le fils Bonaparte se seraient pris aux cheveux et le Comte de Paris aurait frappé sur les deux autres, puisque ces trois prétendants se haïssent mortellement et on aurait été débarrassé d'un ou de deux d'entre eux, peut-être même de tous les trois.

Enfin, plaisanterie à part, ce décret est tout à fait impolitique et plaise à Dieu que ceux qui en ont été victimes restent toujours assez français pour ne pas conspirer à l'étranger contre leur pays.

*** O politique plein de mesquineries et de petitesse combien je te préfère la grandeur d'âme des peuples frères qui s'élèvent au dessus de tes bassesses pour se donner la main !

Ce cri m'échappe en lisant cette protestation d'amitié qui nous est envoyée du fond de la Provence par un poète qui écrit dans la langue harmonieuse et douce de Mistral.

I LATIN D'AMERICICO

A LOUIS FRECHETTE

Fraire d'alin, e tu subre-tout, Canada,
Rampau car e fegonnd dou fièr aubre de Franco
Vosto ramo s'estend, fruchiero à desiranço ;
E tambèn lou troubaire an d à vous saluda.

Ni siècle ni lienchour vous an poussu muda ;
De veste biès latin gardas la remembranço ;
Noste créire es parié, pariero l'ahiranço,
E din l'obro de Dieu sian lest à s'ajuda.

Que fan de milo lègo, e la mer, et li flume,
Si es lou meme soulèn que nous largo soum lume
Si din la meme fe li pies baton d'accord ?

D'enterin que lou sang au vièi mounde se verso
Rejougne nosti man pèr dessubre lis erso :
La soulo vesinanço es aquelo di cor.

Traduction :

A. DE GAGNAUD.

AUX LATINS D'AMERIQUE

A LOUIS FRECHETTE.

Frères lointains, et toi surtout, Canada, rameaux chers et féconds du fier arbre de France, vos branches s'étendent, portant des fruits abondants. Aussi le poète aime à vous saluer.

Ni les siècles ni l'éloignement n'ont pu vous changer : — de votre berceau latin vous gardez le souvenir ; notre

croissance est semblable, semblable notre haine, et dans l'œuvre de Dieu nous sommes prêts à nous aider.

Que font les mille lieues, et la mer, et les fleuves, si c'est le même soleil qui nous dispense sa lumière, si dans la même foi les poitrines battent d'accord ?

Tandis que le sang dans le vieux monde se verse, rejoignons nos mains par dessous les vagues : le seul voisinage est celui des cœurs.

A. G.

Merci poète, au nom de tous les Canadiens merci, les sentiments que tu exprimes si noblement seront toujours vrais et trouveront toujours un écho dans nos cœurs.

*** Vous avez lu le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ et vous n'êtes pas sans avoir remarqué à la dernière page, une petite reproduction, que notre prote a insérée, en guise de bouche-trou, une boutade à propos des défenseurs de la veuve et de l'orphelin - les commandement de l'avocat.

C'est une de ces nombreuses scies que l'on a faites à propos de toutes les professions, une charge, une caricature à la plume auxquelles on est habitué et dont ne s'est jamais fâché aucun homme d'esprit.

Eh bien, quelque incroyable que puisse paraître la chose, si abracadabrante que soit le comble, si peu flatteur que cela puisse être pour notre race, je dois vous dire qu'il s'est trouvé un avocat, oui un avocat, c'est-à-dire un homme sachant lire, écrire et peut-être parler — qui s'est froissé, au plus haut degré, de la publication de cette boutade bien inoffensive.

Au fait, pour vous prouver que je ne vous en impose pas, voici sa lettre :

Le Monde Illustré, Montréal.

Monsieur,

Votre dernier numéro contient des articles indignes, faux et calomnieux concernant les avocats.

Veillez ne plus m'envoyer le *Monde Illustré*, pas même pour le reste des six mois d'abonnement que je vous ai payés.

Je suis,

X. Z., avocat.

Ma foi ! je vous avoue que, jamais de ma vie je n'ai lu plus fort que cela. Calino, Guibollard et tous leurs amis sont enfoncés par ce monsieur, dont je vous cache le nom, pour une foule de raisons.

Et dire qu'en ma qualité d'avocat je suis exposé à être forcé d'apposer le signataire de cette lettre : "Mon savant collègue !"

*** En commençant cette causerie, j'avais le sourire sur les lèvres, je me sentais heureux de revivre après une maladie assez longue, et peut-être même ce retour à la santé m'avait-il disposé à critiquer et à railler les hommes et les choses dont j'allais m'occuper quand le son lent et lugubre de la cloche des morts vint frapper mon oreille.

Si habitué que je puisse être à cette note grave et plaintive, qui annonce qu'une âme vient de comparaître devant son juge suprême, je ne puis me défendre d'un certain frisson, d'un tressaillement pénible, chaque fois que je l'entends s'envoler des ogives des hautes tours de Notre-Dame.

Ce jour-là surtout, quelque chose m'étreignit le cœur, et le vague pressentiment de la perte d'une personne qui m'était chère me frappa l'esprit.

Me souvenant aussitôt qu'un de mes amis, je puis dire un de nos amis, était à l'agonie depuis la veille, je compris que cet excellent homme, que vous avez tous connu, au moins de nom, qu'Achintre avait fini de souffrir.

*** Pauvre vieux camarade, depuis sept ans on le voyait cheminer d'un pas lent, le dos légèrement voûté, relevant souvent la tête d'un mouvement brusque, l'œil perdu dans ses pensées, l'air grave, la figure calme, que venait parfois illuminer un doux sourire à la vue d'un visage ami, puis s'arrêter, causer un instant, et continuer sa marche pour reprendre le rêve ou l'étude commencée qu'il écrivait plus tard et qui faisait les délices de ses lecteurs.

Depuis longtemps il souffrait d'une maladie qui ne pardonne pas et qu'il avait étudiée à fond, la diabète. Se considérant comme un patient étranger, il suivait la marche du mal, ne se faisant aucune illusion et marquant pour ainsi dire lui-même le terme fatal qu'il sentait s'approcher tous les jours.

Quand un ami, croyant que le moral était plus frappé que le physique, plaisantait sur ce qu'il sup-

posait être un mal imaginaire et cherchait à le convaincre que la guérison allait venir, il se contentait de hausser les épaules et de répondre en souriant : " Pas de plaisanterie, mon cher, je sais ce que j'ai, j'en ai encore pour un an, peut-être moins.

Et cependant, il avait droit à un peu de bonheur, à un peu de repos heureux ; car il avait toujours été bon pour tous et la vie avait été dure pour lui.

Bohème, sans le vouloir toujours, pauvre par suite de son ignorance des choses pratiques de la vie, sans famille, il a connu les jours sans pain et les nuits sans abri.

Un de ses meilleurs amis, dont la maison lui était toujours ouverte, chez qui il se trouvait toujours chez lui et qui l'a soigné et veillé comme un frère, dans les derniers jours de sa maladie, M. Gustave Drolet a, dans un article plein de cœur, esquissé la biographie d'Achintre, et je lui emprunte les lignes suivantes :

Auguste Achintre naquit vers 1834, à Besançon, capitale de la Franche Comté, qui donna aussi le jour à Victor Hugo, au président Grévy, à Jules Ferry et à une foule d'illustrations nationales. Son père était pharmacien de 1ère classe dans cette ville. Orphelin de bonne heure, Achintre fut élevé à Aix en Provence par son oncle le vénérable M. Joseph Achintre, alors professeur de Belles-Lettres à l'université d'Aix, et aujourd'hui, quoiqu'agé de près de 90 ans, s'occupant encore de faune, d'entomologie et de botanique.

A dix-huit ans, après un brillant cours d'études, Achintre s'engagea volontairement dans le 11ème chasseurs à cheval où il parvint au grade de maréchal des logis en chef. Son colonel lui conseilla d'aller suivre les cours de l'école de cavalerie de Saumur, d'où il sortit après cinq ans, avec le grade de sous-lieutenant, mais son goût pour les lettres lui fit abandonner la carrière militaire.

Il fit de la littérature avec Charles Monselet, et s'unit d'une étroite amitié qui ne s'est jamais refroidie avec Tony Révillon, aujourd'hui député de Paris.

C'est alors qu'Achintre pour perdre l'accent du Midi, entra au conservatoire où il obtint le prix de tragédie.

Achintre partit un jour pour les Antilles et s'arrêta à Haïti, pour y passer quelque temps.

Il y passa près de cinq ans. Il y fonda des journaux, publia des livres, s'occupa de politique, fut fait prisonnier, fut condamné à mort, et finalement fut choisi par l'ancien président Geffard comme ambassadeur, à Washington, de la république haïtienne. Il s'embarqua sur un voilier à destination de New-York ; mais des tempêtes terribles désemparèrent son navire et un naufrage le jeta sur les côtes des Bermudes, où il visita la tombe du père de notre ancien rédacteur, le regretté Oscar Dunn. Finalement, quand après plusieurs mois, il arriva à New-York, il apprit que la révolution qui avait porté Geffard sur le trône présidentiel l'en avait précipité, Achintre n'était plus ambassadeur.

Ayant tout perdu et se trouvant proscrit de Port-au-Prince, il eut le bonheur de rencontrer à New-York un de ses amis du Conservatoire, Bertrand, qui voyageait aux Etats-Unis avec une troupe dramatique. Cette troupe devait donner des représentations au Canada. Achintre s'engagea pour jouer les " Pères nobles. " Il vint à Montréal, y joua et fut applaudi. Le Canada lui plut, il y revint et en fit sa seconde patrie. Depuis vingt-deux ans, à part trois ans qu'Achintre passa à Paris, de 1876 à 1879, notre ami demeura toujours à Montréal.

Achintre fut rédacteur en chef du *Pays* et de *l'Opinion Publique*, et collabora à presque toute la presse du Canada. Il publia, en 1872, ses " Portraits et dossiers parlementaires, " qui obtinrent un grand succès. C'est dans cette galerie qu'on peut trouver le meilleur portrait qui ait jamais été fait de l'honorable Jean-Louis Beaudry, emporté aussi hier.

Il fit vers cette époque, un voyage à la Colombie Anglaise ; il voyagea avec sir Hector Langevin. A son retour, Achintre rédigea ses notes de voyage et écrivit un ouvrage considérable avec cartes et gravures, sur la Colombie et les territoires du Nord-Ouest, qu'il appela " *De l'Atlantique au Pacifique.* " M. Desbarats se chargea de l'impression de cet important travail, qui était sur le point de paraître, quand un incendie désastreux détruisit dans une nuit les ateliers et les manuscrits.

Achintre publia ensuite un délicieux petit volume sur l'île Saint-Hélène, sa flore, sa faune et sa géologie. Il fit aussi deux Opéras : le libretto du dernier est entre les mains de M. Lavigne, qui est à en composer la musique.

Il publia aussi à Paris une délicieuse bluette, " *La Dame Verte,* " et plusieurs articles remarquables à la demande du gouvernement du Canada, sur ses ressources, ses canaux et son avenir. Son bagage littéraire est très considérable.

Nous espérons qu'une main amie recueillera ses admirables pages, et rééditera son œuvre éparse.

Tout est à citer dans cet excellent article écrit la nuit même de la mort de celui que nous regrettons, mais le cadre qui m'est imposé est trop étroit.

M. Drolet parle plus loin des emportements d'Achintre et termine par ces mots : " oh alors, mes enfants, gare la bombe. "

Oui certes, gare la bombe ! je l'ai vu faire explosion une fois, et le souvenir de cette aventure ne me sortira jamais de la mémoire.

On était au restaurant. D'un côté se trouvaient

plusieurs personnes très bien posées, on parlait musique. La conversation s'animait, et bientôt tous les musiciens de Montréal furent passés au crible de la belle façon. Achintre était dans un coin et rêvait en regardant le plafond. Tout à coup, le nom d'Orcar Martel fut prononcé et l'excellent violoniste fut critiqué d'une manière un peu vive.

Martel, un ami intime d'Achintre ! oser dire un mot contre Martel, oh, halte-là ! la chose ne pouvait pas passer inaperçue et je vous jure qu'elle ne passa pas.

Achintre se leva, alla droit à celui qui venait de parler et lui fit observer qu'il venait d'émettre une opinion complètement erronée, mais bientôt élevant la voix, il commença une tirade sur les beaux arts, la musique, les musiciens, Martel, etc., avec une verve, une chaleur et une éloquence impossible à décrire. Puis, s'adressant à son adversaire ou plutôt à l'adversaire de son ami, il l'accabla d'arguments, de faits, de dates, de considérations diverses et... d'épithètes... ! Tout en tremblait !

Cela dura plus d'une heure. Ce fut un feu d'artifice splendide, mais la victime de ce flot d'éloquence, après être sortie des griffes de l'orateur, dit en partant : " Si jamais on me repince à dire du mal des amis d'Achintre, je veux bien être pendu. Quelle avalanche, mon Dieu, quel éreintement ! "

Oh ! c'est qu'il ne faisait pas bon, en effet, d'attaquer un de ses intimes en sa présence !

Achintre était un véritable ami, et il le prouvait toujours quand l'occasion s'en présentait.

* * * Le même jour mourait aussi un homme qui eut une grande célébrité et qui fut très populaire à Montréal, je veux parler de l'hon. J. L. Beaudry.

Tout le monde se souvient qu'en 1878, étant maire de Montréal, il réussit, grâce à son courage et à son sang-froid, à éviter un conflit entre les orangistes et les catholiques.

La fermeté dont il fit preuve à cette occasion fut sévèrement commentée par les protestants, mais depuis, cette opinion s'est entièrement modifiée et nos adversaires reconnaissent eux-mêmes qu'il a agi en homme courageux et qu'il avait jugé la situation avec une sûreté de coup d'œil remarquable.

M. Beaudry fut élu dix fois maire de Montréal, et si son administration souleva parfois certaines récriminations, tout le monde s'accorde à dire qu'il a agi avec honnêteté et qu'il a été sincère dans ses opinions.

Par sa position de fortune et les fonctions importantes qu'il a remplies dans les affaires publiques, dans le monde de la finance, etc., l'hon. J. L. Beaudry, occupait une haute place dans la société et son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire des citoyens de Montréal.

Lion Leduc

LES FEMMES

Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.

* * *

Tout porte à croire que la femme à l'esprit et le caractère plus républicain que l'homme.

* * *

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont.

* * *

La complaisance, l'égalité d'humeur et la propriété chez les femmes sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais : ce sont les moyens les plus sûrs, pour une honnête femme, de se conserver toute sa vie l'attachement d'un homme.

* * *

Rarement les femmes savent elles prendre de l'empire sur leurs passions ; elles se laissent toujours conduire par les caprices de l'amour et de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, surtout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté.



L'HON. JEAN-LOUIS BEAUDRY, DÉCÉDÉ
(Voir Entre-Nous)



AMOUR FRATERNEL

Deux enfants, deux garçons encore assez bébés et pas encore assez âgés pour avoir conscience de cette fausse dignité qui les empêchera dans peu de temps de s'embrasser, se prodiguent ces caresses si douces qui amusent si intimement les membres d'une même famille et qui réjouissent tant le cœur des mères qui les contemplent. Peut-être Cain et Abel se sont-ils embrassés ainsi, dans l'innocence de leurs premiers jours, et notre mère Eve, inconsciente du malheur qui lui était réservé, s'est-elle réjouie au spectacle de pareilles tendresses.

LA FRANCE A MADAGASCAR

On sait quelle est la politique de la France à l'égard de la grande île de l'Océan indien : maintenir ses droits qui remontent à Richelieu et qui ont été affirmés à diverses par ses gouvernements ; protéger les peuplades sakalaves, fraction considérable de l'île, qui se sont placées depuis longtemps sous son protectorat ; ouvrir l'île à son commerce, à ses relations par l'occupation des principaux points de la côte.

Nous avons déjà raconté les divers incidents militaires qui se sont passés à Madagascar : la visite des rois et reines, placés sous le protectorat français, au commandant Seignac à Holleville ; le bombardement de Majungo et de Tamatave ; l'occupation de ces deux ports, enfin le blocus.

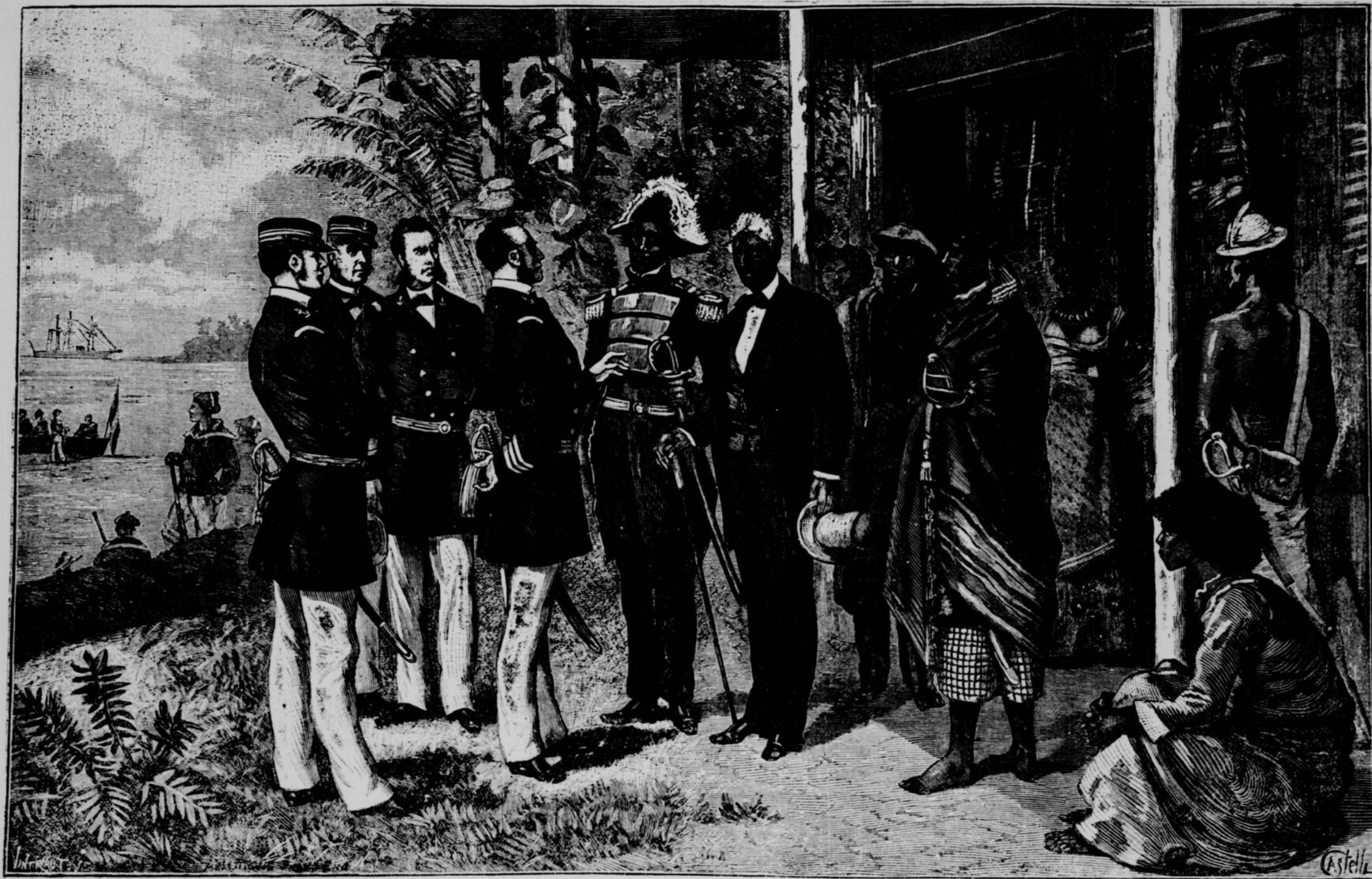
L'action contre Madagascar, entravée par les événements du Tonkin, est entrée dans une nouvelle phase marquée par le vote des Chambres. A la réception de la dépêche annonçant ce vote, l'amiral commandant signifia aux ministres de la reine Ranavaloa qu'il fallait enfin prendre un parti, que la longanimité de la France était arrivée à sa fin.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La préoccupation constante de la femme est, sans contredit, celle qui a trait aux cheveux.

Lectrices, suivez mon conseil, et vous trouverez un soulagement aux tortures que vous occasionne l'ornement naturel de votre visage.

Défaites-vous de l'attirail pesant qui vous fait souffrir, autrement dit des épingles ; démezlez matin et soir vos cheveux avec un peigne souple, brossez-les légèrement, enroulez-les mollement, ne les nouez pas, ne les serrez jamais.



LA FRANCE A MADAGASCAR. — ENTREVUE DES OFFICIERS FRANÇAIS AVEC LES MINISTRES HOVAS

UN DUEL EN BALLON

I

Quoi que vous en disiez, sir John, mademoiselle Camille Floretti est un ange.

—Je la trouve affreuse.

Elle chante à ravir. C'est une artiste de génie !

—Dites qu'elle a un filet de vinaigre pour voix, à la bonne heure.

—Vous me rendez raison de ces insultes.

—A vos ordres, soyez ridicule jusqu'au bout !

—Messieurs, de grâce...

Les deux interlocuteurs, séparés par leurs amis, se jetaient des regards courroucés.

—Les deux leçons que j'ai données à ce fanfaron d'Américain ne suffisent donc pas, murmura le plus jeune des deux adversaires.

Le motif de la querelle que nous venons de reproduire était des plus futiles.

Le Français, Albert de Mauclerc, se trouvant, par hasard, à Buenos-Ayres, s'était épris d'une belle passion pour une brune et accorte *prima dona* de l'Alcazar de la ville, et il cherchait tous les moyens de la lui prouver.

Ayant entendu les discours désobligeants de l'Américain John Saunders, sur la chanteuse, il l'avait provoqué et blessé dans deux duels successifs.

Le troisième se préparait.

II

De Mauclerc se disposait à quitter le théâtre, vers minuit, quand il vit son adversaire venir à lui.

—Monsieur le Français, commença le Yankee d'une voix sifflante, je n'aime pas à être bafoué comme vous essayez de le faire. Voilà deux fois que nous nous battons sans résultat, il faut que cette plaisanterie cesse et que la terre engloutisse l'un de nous !

—C'est un duel à mort que vous voulez, demanda froidement de Mauclerc. Je vous le répète, je suis votre homme. Choisissez l'arme et le terrain.

Un sourire énigmatique erra sur les lèvres minces de l'Américain.

—Voici ce que je vous propose, dit-il. Demain, une fête de bienfaisance a lieu au parc de l'Esquiro, et deux ballons seront enlevés. Prenez passage dans l'un, je serai dans l'autre.

—Ensuite ? demanda le Français.

—N'oubliez pas votre rifle ; moi, j'aurai le mien. Vous comprenez ?

Mauclerc frissonna, pourtant il répondit :

—Je comprends !

III

Les deux ballons, l'*Argentin* et le *Rey do Sul*, se préparaient à prendre leur essor du sein du parc, qu'encombraient un public compact et émerveillé de ce spectacle si nouveau pour lui.

Trois personnes avaient pris place dans la nacelle du premier ; deux dans le second.

Le lâchez tout fut crié, et l'ascension commença, aux cris enthousiastes de la foule. De Mauclerc se tenait debout près de l'aéronaute. Il était d'une humeur massacrant ; son équipée lui semblait

absurde. Quel résultat avait-il à en attendre ? la belle Floretti se laisserait-elle toucher de ce dévouement stupide ?... Le reconnaîtrait-elle seulement ?

Dans la nacelle du *Rey do Sul*, l'Américain s'agitait fièvreusement.

Soudain, de Mauclerc fut tiré de sa rêverie par l'impression d'une main qui se posait sur la sienne.

Il se retourna brusquement et étouffa un cri de surprise.

La belle Camille, habillée en homme, était devant lui. Il ne pouvait s'expliquer cette transformation.

—J'ai connu vos folies, dit la créole d'un ton malicieux, et j'ai voulu voir jusqu'où vous les pousseriez. Je me suis déguisée en aide-aéronaute, avec la permission de notre brave automédon aérien, et je me suis noircie le visage afin que vous ne me reconnaissez pas de suite, voulant jouir de votre surprise. Que dites-vous de mon aventure ?

—Vous êtes adorable, répondit de Mauclerc.

Mais une demi-douzaine de sacs de lest avaient passé par-dessus le bord et allégé d'une cinquantaine de kilogrammes le ballon qui prenait la route des hautes régions.

V

Avec une adresse et un sang-froid incroyables, l'aéronaute de l'*Argentin* avait complètement rétabli l'équilibre du ballon.

Le ballon de l'Américain était resté à peu près stationnaire à trois kilomètres plus bas. De Mauclerc voulut s'en rapprocher, malgré les cris de la belle créole, qui craignait pour le jeune homme, et peut-être pour elle aussi, une balle intempestive, et, sur l'injonction qui lui en fut faite, l'aéronaute ouvrit la soupape.

Au même instant, le *Rey do Sul* se délesta et vint à la rencontre de l'*Argentin*.

A genoux sur un sac de lest, le Français attendait.

Quelques minutes d'anxiété s'écoulèrent.

Enfin l'aérostat ennemi se montra sur une même ligne, à cinquante yards à peine.

De Mauclerc fit feu.

Un cri de douleur répondit à la détonation, et l'Américain laissa tomber son revolver. La balle du Français lui avait fracassé le bras droit.

V

Emportés par une immense force ascensionnelle, les deux ballons étaient arrivés à une altitude de seize mille pieds. Le froid était excessif, l'air raréfié ne suffisait plus au libre fonctionnement des poumons.

Soudain la jeune femme poussa un cri en désignant du doigt un coin de l'espace.

—Là-bas, là-bas, dit-elle, la mer !

—Il n'y a pas à perdre un instant, répondit l'aéronaute, il faut descendre.

—Mais l'Américain, s'écria de Mauclerc. C'est alors à recommencer !

L'aéronaute réfléchit un instant, et, montrant les clapets de la soupape du ballon ennemi au Français, il lui dit :

—Etes-vous adroit ?

—Vous venez de le voir.

—Eh bien, si vous voulez vous débarrasser de l'Américain, coupez d'une balle les ressorts de la soupape, et, s'il n'est pas assommé net après une chute d'une lieue de haut, c'est qu'il aura la tête dure.

—Mais son aéronaute ?

—Son aéronaute ? Ce serait également un fameux débarras.

De Mauclerc hésita un moment.

—Ah ! ma foi, dit-il, après

tout, arrive que pourra !

Et, visant attentivement la soupape, il fit feu.

VII

Le dénouement ne fut pas long à se produire.

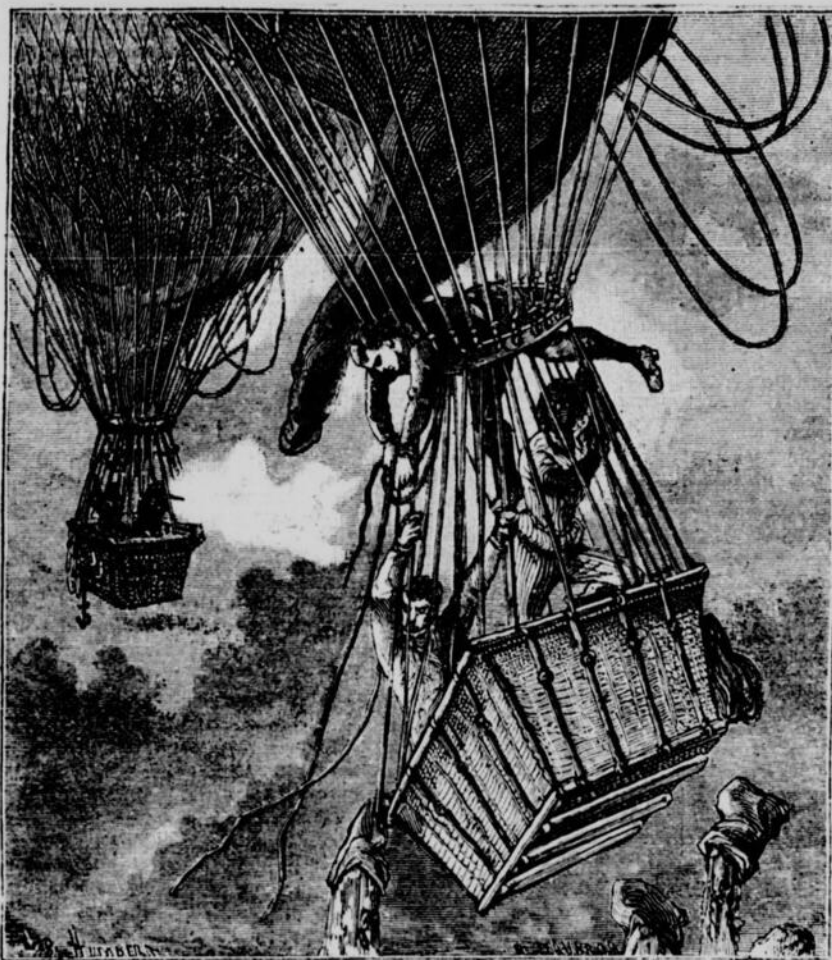
Le *Rey do Sul*, dont la soupape ne fonctionnait plus, dégringola en tourbillonnant dans l'espace. L'*Argentin* le suivait en modérant sa descente de façon à éviter un choc trop brusque. Les deux ballons arrivèrent à trois cent pieds du sol.

La mer était à peine à un mille de là.

Tout à coup, les passagers de l'*Argentin* virent une singulière manœuvre s'accomplir.

L'aéronaute du ballon où se trouvait l'Américain blessé avait largué sa corde d'ancre, et il s'était laissé glisser jusqu'à son extrémité.

A trente pieds du sol, il lâcha prise et roula dans l'herbe humide, tandis que le *Rey do Sul*, rebondis-



Le jeune homme pousse un cri de terreur, tandis que l'aéronaute grimpe dans le cercle et rattache tant bien que mal la corde coupée.

IV

L'*Argentin* avait atteint une hauteur de 1,800 mètres. De Mauclerc avait complètement oublié l'Américain, qui le guettait, quand une sourde détonation et le sifflement d'une balle le rappelèrent au sentiment de la réalité.

—A vous, mon partner ! cria ironiquement Saunders.

Le Français poussa un cri de rage et saisit son revolver, qu'il arma.

Mais le chien ne s'était pas encore abattu sur la cartouche qu'une nouvelle balle siffla à ses oreilles et trancha une des cordes de soutien de la nacelle, qui faillit se retourner.

Le jeune homme poussa un cri de terreur, tandis qu'avec une incroyable célérité l'aéronaute grimpe dans le cercle et rattache tant bien que mal la corde coupée.

sant dans les airs, reprenait la route de l'Océan. L'Argentin atterrit sans peine, mais, quand ses passagers regardèrent l'horizon de la mer, l'aérostat de l'Américain avait disparu.

On ne retrouva jamais le ballon ni son passager.
H. DE GRAFFIGNY.

ARMAND DE JAILLAC

I

PORT-ROYAL

LE 20 août au matin, l'an 1707, la ville, ou plutôt le bourg de Port-Royal, était plein de rumeurs. Les hommes s'abordaient d'un air consterné. Les commères couraient de côté et d'autres, allant de groupe en groupe, levant les bras au ciel et jetant des hélas ! lamentables. Les enfants effrayés, sans trop savoir pourquoi, se serraient contre leurs mères. C'est que la consternation des pauvres Acadiens était bien motivée ! Une flotte anglaise, composée de cinq vaisseaux et de vingt-trois transports, portant deux mille hommes de débarquement, venait de faire son apparition devant la ville.

Les traces du dernier siège étaient encore visibles ; il y avait deux mois à peine que les boulets anglais avaient porté la ruine et la désolation au milieu de cette malheureuse petite ville.

Il est vrai de dire que l'ennemi avait été repoussé ; mais il revenait maintenant plus nombreux, et les Acadiens affaiblis ne pouvaient compter sur le secours des Canadiens. Résister alors eût été folie. Tout en se rendant à l'appel de Subercase, les hommes secouaient la tête avec découragement. Mais laissons un instant les Acadiens à leurs réflexions et suivons le jeune Gascon, qui vient de sortir d'une maison d'humble apparence et se dirigeant d'un pas vif et léger vers le centre de la ville. C'est un beau garçon, ma foi ! Grand, bien fait et portant avec aisance le costume militaire, ses yeux noirs brillent d'un feu ardent sous d'épais sourcils.

Plongé dans ses réflexions, il ne s'est pas aperçu de l'émotion des bons habitants de la ville. Il marche la tête penchée sur la poitrine ; de temps à autre un sourire passe sur ses lèvres.

Cependant, dans la rue la foule grossit ; les Acadiens des environs sont accourus à la ville, le mousquet sur l'épaule.

Tout ce monde crie, s'interpelle et interroge les habitants de la ville sur l'opinion du gouverneur, M. de Subercase.

Depuis un moment, un bruit sourd et contenu se fait entendre. En même temps la cloche de l'église se met à sonner à toute volée.

—Au port ! au port ! s'écrient tous les hommes en s'élançant vers la rivière.

Le jeune homme a entendu la cloche ; il s'arrête, et, apercevant ces hommes armés qui l'entourent, il se dit : " Que veut dire ceci ! serait-ce encore les Anglais. "

Il hésite un moment et se remet en marche en murmurant : Bah ! j'ai le temps ! Et il se dirige vers une petite maison, blanchie à la chaux cachée, au milieu des arbres.

—M. Poirier est-il ici ? demande-t-il à la servante qui est venue ouvrir.

—Oui, monsieur, répond celle-ci.

—Alors, veuillez lui demander s'il veut m'accorder un moment d'entretien.

II

LA DÉCLARATION

Arrêtons-nous ici un instant et disons ce qu'est ce jeune homme.

Quand M. de Subercase arriva de Terre-neuve pour succéder à M. de Brouillan, il était accompagné de quelques gentilshommes avides de se distinguer contre les Anglais en Acadie. Parmi eux se trouvait notre héros, Armand de Jaillac.

Pauvre comme tous les cadets de la Gascogne et d'un caractère aventureux, il s'était embarqué au commencement de la guerre, pour l'Amérique, et s'était rendu à Terre-neuve. Son caractère, son courage lui gagnèrent l'estime de ses chefs.

Notre Gascon était de toutes les expéditions, et plus d'une fois il entraîna les soldats, quand, rendus

de froid et de fatigue, ils refusaient de marcher en avant.

M. de Subercase estimait beaucoup le jeune homme, et lorsqu'il partit pour l'Acadie il lui offrit le commandement d'une compagnie. Le Gascon accepta et partit.

Au premier siège de Port-Royal, en 1707, il rendit de grands services en enlevant quelques chariots de vivres aux Anglais, et en l'inquiétant par de continuelles escarmouches.

Maintenant, que venait-il faire chez M. Jacques Poirier, le plus riche habitant de Port-Royal ; c'est ce que nous allons savoir en suivant le jeune homme dans la maison. La pièce où M. de Jaillac fut introduit était fort simplement meublée. Quelques chaises et un fauteuil étaient rangés le long du mur. Une longue et solide table de chêne occupait le milieu de la pièce. Un des côtés de la pièce était occupé par la cheminée. Par une des fenêtres entrouverte, on apercevait la rivière de Port-Royal qui coulait tranquillement entre ses rives fleuries. A peine le jeune homme eut-il le temps de jeter un coup d'œil autour de lui, que la porte s'ouvrit et donna passage à un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants.

—Je vous attendais monsieur de Jaillac, dit-il, en tendant la main au gentilhomme ; que me voulez-vous donc ?

—M. Poirier, vous pouvez d'un seul mot faire mon bonheur ou le détruire, c'est pourquoi je vous ai demandé, hier soir, cet entretien.

M. Poirier prit une attitude grave.

—Je vous écoute monsieur, mais auparavant veuillez vous asseoir.

—Monsieur, dit le gentilhomme en s'asseyant, je serai bref ; je suis venu ce matin vous dire que j'aime votre fille et vous prier de m'accorder sa main.

—Vous aimez ma fille ! s'écria l'Acadien en bondissant de surprise, et depuis quand ?

—Oh ! depuis que je suis arrivé à Port-Royal. La première fois que je vis votre fille, sa beauté m'éblouit. Je l'ai rencontrée quelquefois sur le port faisant l'aumône aux matelots malades ou estropiés, chaque rencontre me rendait de plus en plus amoureux. J'ai cherché à oublier, mais je n'ai pas réussi. Que vous dirais-je de plus, j'aime votre fille à en perdre la raison. Comme il n'y a qu'un remède à cela, le mariage, je suis venu vous formuler ma demande.

M. de Jaillac se tût et attendit une réponse.

M. Poirier avait écouté attentivement le jeune homme, quand il eut fini il se leva et fit quelques pas dans la salle.

Au dehors un roulement de tambour se faisait entendre, s'éloignant peu à peu, aucun bruit ne montait de la rue.

—M. de Jaillac, dit M. Poirier en revenant vers le jeune homme, votre demande m'honore infiniment, mais vous êtes venu trop tard, depuis une semaine ma fille est fiancée à son cousin, Louis Leblanc, qui demeure en arrière de Port-Royal.

Le jeune homme devint si pâle, que M. Poirier fit un mouvement pour s'élaner sur lui.

L'officier fit un geste de la main et, se levant péniblement de son siège, il marcha vers la porte. Arrivé là, il se tourna vers le vieillard qui le regardait avec pitié.

—Monsieur, dit-il d'une voix lente, j'avais fait un rêve trop beau pour qu'il fut réalisable. Maintenant, je suis éveillé, dites-moi que ma démarche ne vous a pas froissé, et que, si j'avais eu ce malheur, vous me pardonnez.

—Mais pas du tout, mon cher monsieur, car enfin vous êtes un gentilhomme et je...

—Gentilhomme ! interrompit M. de Jaillac avec amertume, gentilhomme ! je donnerais de grand cœur mes titres pour être né paysan acadien. Adieu, monsieur, achève-t-il d'un ton bref, et il sortit en trébuchant comme un homme ivre.

III

L'ATTAQUE

Une fois dehors, il s'élança au hasard. Il marchait d'un pas incertain, se heurtant au mur des maisons.

—Carambo ! vous voilà enfin, lui cria une voix derrière lui, j'ai cru ne pas vous trouver. Ce n'est pas que la ville soit bien grande, mais...

—Qu'y a-t-il ? interrompit M. de Jaillac.

Au son de cette brusque voix il avait tressailli et promené autour de lui un regard hébété.

Devant lui se tenait un jeune homme, portant un costume à peu près semblable à celui adopté par nos coureurs des bois. Il portait à la main une longue carabine. Cet homme était le valet de chambre de M. de Jaillac. Gascon comme son maître, il lui était profondément dévoué. Il avait suivi son maître en Amérique, couru les mêmes dangers que lui, combattu à ses côtés, et plus d'une fois reçu les coups destinés à son maître. Depuis son arrivée à Port-Royal, il servait dans la compagnie du gentilhomme.

—Sandis ! que vous êtes pâle, mon maître, dit le serviteur en mettant sa carabine sous son bras, bien sûr... c'est bon, fit-il avec humeur, en voyant M. de Jaillac faire un geste impatient de la main, je vais vous dire la chose en deux mots : le gouverneur vous a demandé deux fois, puis il m'a appelé et mis à votre recherche, voilà.

—C'est bien, j'y vais.

Le gentilhomme se dirigea vers le port, où tous les habitants de la ville et des environs étaient sous les armes.

—Ce sont les Anglais qui sont revenus, plus nombreux qu'avant, dit le valet de chambre en suivant son maître ; ils veulent venger leur dernière défaite, et ils ne se doutent pas que nous allons les froter si rudement, qu'ils ne se hasarderont plus à gaspiller leur argent pour équiper des flottes.

Il se tut sur ces paroles en maugréant intérieurement contre les gens maussades.

En se rendant au port, tous les habitants avaient jugé leur position désespérée et avaient voulu capituler. Mais aux premiers mots, Subercase les arrêta et leur démontra que capituler serait la ruine et le déshonneur. Il leur rappela aussi comment ils avaient repoussé les Anglais. Bref, les Acadiens qui, au premier moment, ne songeaient qu'à se rendre, ranimés par la parole énergique du gouverneur, reprirent confiance et jurèrent de vaincre ou de mourir.

Ce fut à ce moment que M. de Jaillac arriva auprès du gouverneur.

—D'où diable sortez-vous, mon cher, que vous n'avez entendu le tocsin ? Rejoignez votre poste, et si vous n'êtes pas tué venez me voir ce soir.

Le jeune homme salua et s'éloigna. Une fois à son poste, il soupira.

—Que me fait la vie, maintenant que j'ai tout perdu, murmura-t-il.

Puis, au bout d'un instant :

—Si je trouvais la mort dans la mêlée, ne serait-ce pas un bonheur !

Il se croisa les bras, et, plongé de nouveau dans ses réflexions, il oublia ce qui se passait autour de lui.

Les dernières dispositions de la défense furent prises. Saint-Castin fut chargé, avec cent cinquante hommes, d'inquiéter l'ennemi en l'attaquant sur ses derrières.

Les Anglais s'étaient retranchés sur le bord opposé de la rivière, en face de la ville. Quelques bombes bien dirigées les obligèrent à évacuer cette position. Ils se mirent en marche pour aller reprendre position plus loin, hors de la portée des canons français. Au nombre de quinze cents, ils défilèrent sous le feu de la place sans répondre.

Tout à coup, une vive fusillade éclata. Saint-Castin attaquait les ennemis.

Les Anglais, surpris, y répondirent d'abord ; mais le désarroi se mit dans leurs rangs et ils lâchèrent pied. Ils se reformèrent à cent pas de là, et revenant vers leur ancienne position, ils commencèrent à se fortifier non loin de là, hors de portée de canon. Le gouverneur, enchanté de ce premier succès, fit renforcer de Saint-Castin par près de trois cents hommes et se mit à la tête du détachement. Son dessin était de tomber sur les Anglais aussitôt qu'ils feraient mine de se rembarquer. Bientôt le va-et-vient des chaloupes annonça que le gouverneur avait deviné juste. Encore quelques minutes, et on attaquait les Anglais. Mais au même moment une vive fusillade éclata, puis des hommes bondirent sur les retranchements.

—Corbleu ! qui ose attaquer sans mon ordre, s'écria avec colère le gouverneur qui, placé sur une éminence, observait attentivement le camp anglais.

—C'est la compagnie de Jaillac, dit St.-Castin, et ma foi elle s'en tire assez bien, voyez plutôt.

En effet, les Anglais surpris par cette attaque imprévue abandonnèrent, après une courte résistance, la première ligne des retranchements.

Enflammés par ce succès, les Acadiens se jetèrent sur la seconde ligne et l'attaquèrent avec furie.

—Les imprudents, cria le gouverneur, ils vont se faire massacrer.

—Allons, messieurs, continua-t-il en se tournant vers ses officiers, le combat est engagé, en avant ! Toute la troupe s'ébranla.

Dans les retranchements on se battait avec acharnement. Les Anglais avaient vite repris confiance en voyant le nombre de leurs ennemis. Ils s'étaient ralliés et avaient attaqué à leur tour les Acadiens. Ceux-ci se défendaient avec énergie, ils s'étaient formés en carré et présentaient un front hérissé de baïonnettes. Quand un vide se faisait il était immédiatement rempli. Malgré leur courage, il n'était pas douteux qu'ils succomberaient sous le nombre ; cependant nul ne pensait à se rendre.

Profitant d'un moment de répit, M. de Jaillac compta ses hommes ; sur quatre-vingt qu'il avait lorsqu'il attaqua, trente seulement restaient debout.

Il faut tenir bon encore cinq minutes, pensa-t-il, le gouverneur doit être en marche avec le reste des troupes.

Mais, il n'eût pas le loisir de réfléchir, les Anglais, après s'être reposés, revenaient à la charge.

—Attention ! commanda-t-il.

—Rendez-vous, cria le commandant anglais.

—Vive la France ! cria le gentilhomme qui avait vu le gouverneur accourir à son secours.

—Vive la France ! répondirent les Acadiens en serrant leurs rangs.

—Forward ! commanda l'officier anglais.

Tous s'élançèrent contre les Français. Mais au même moment des cris retentirent. Les Anglais étonnés s'arrêtèrent.

Subercase et ses hommes venaient de sauter par-dessus les retranchements et se jetaient tête baissée dans la mêlée.

Un combat corps à corps s'en suivit.

M. de Jaillac, jetant son épée brisée, s'empara d'une hache et se jeta au plus fort de la mêlée, s'exposant à tous les coups.

Tout-à-coup, il se trouva face à face avec un officier anglais qui se défendait avec rage contre deux Acadiens. Son uniforme chamarré de broderies indiquait un officier de haut grade.

—Si je pouvais le faire prisonnier, pensa-t-il... Il poussa un cri de rage. Les deux Acadiens venaient de tomber sous le fer redoutable de l'Anglais.

Le jeune homme s'élança sur lui, la hache levée. Plus prompt que l'éclair, l'Anglais fit un saut de côté, esquivant par là un formidable coup, puis il allongea le bras. M. de Jaillac frappé au cou, tomba sur la terre ensanglantée.

—Caramba ! cria une voix. Et un homme, se précipita vers le gentilhomme. Cet homme c'était le valet de chambre de M. de Jaillac.

Il s'agenouilla près du jeune homme, mais apercevant l'Anglais qui s'avançait vers lui, il brandit son lourd coutelas catalan. L'arme fendit l'air et vint s'enfoncer jusqu'au manche dans la poitrine de l'officier, qui tomba lourdement. Se penchant de nouveau vers son maître, il essaya d'étancher le sang qui coulait abondamment.

Le blessé avait repris connaissance. Il sourit doucement à son fidèle serviteur et lui dit d'une voix faible :

—Merci pour tes soins, mon bon Léon ; mais ils sont inutiles. C'est fini.

—Ne dites pas cela, s'écria le valet de chambre qui pleurait ; ne dites pas cela, vous vivrez.

—Non, mon ami, répondit le gentilhomme, d'une voix si faible que Léon fut obligé de se pencher pour l'entendre, non la blessure est mortelle. Tu prieras Dieu pour moi... il ne put achever.

Le valet de chambre mit une main sur son cœur.

—Mort, dit-il d'une voix farouche, mort sans moi. Eh bien ! je ne lui survivrai pas.

Il se releva et saisit son fusil.

En ce moment, les Anglais étaient en pleine déroute. Affolés, ils se jetèrent dans les embarcations et regagnèrent leurs vaisseaux. Bientôt ceux-ci dé-

ployèrent leurs voiles et sortirent de la rade pour suivis par les boulets français.

IV

LA TOMBE

Le lendemain, le soleil levant éclaira ce champ de bataille où une poignée de Français avait mis en fuite près de deux mille Anglais. Des flaques de sang marquaient le lieu du combat. Au-dessus, des bandes de corbeaux tournoyaient, cherchant des cadavres à dévorer.

Sur le monticule, où naguère se tenait le gouverneur, s'éleva une humble croix de bois. Sur une planchette appuyée sur la croix sont gravés ces mots :

ARMAND DE JAILLAC

Tué le 20 Août 1707

C'était maintenant la demeure du gentilhomme que cette humble fosse où, pendant longtemps les Acadiens de Port-Royal vinrent s'agenouiller et réciter un *De profundis*.

Les mauvais jours arrivèrent avec ce fatal traité de 1713, qui fit de l'Acadie une province anglaise, les Anglais commencèrent ce système de tyrannie et d'oppression qui ne se termina qu'en 1755.

Les Acadiens, toujours en butte aux vexations de leurs ennemis, délaissèrent la tombe. Peu à peu, celle-ci disparut ; la terre renflée s'affaissa. La croix, rongée par le temps, tomba, l'herbe poussa et tout disparut : rien ne marquait plus l'endroit où repose les cendres de celui qui commença la victoire du 20 août 1707.

ARTHUR APPEAU.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a actuellement 64 millionnaires dans la ville de New-York.

—L'Angleterre possède 25,000,000 de poules, et 1,000,000,000 d'œufs ont été importés en 1885.

—Un correspondant dit qu'une simple application d'une petite quantité de benzine, versée autour des racines des chardons, les tuera, racines et branches.

—A mesure que la saison avance, on constate que les insectes ont considérablement endommagé la récolte de blé d'automne aux Etats-Unis.

—Sur la population des provinces maritimes, qui est d'environ 1,000,000, on compte 300,000 catholiques. Il y a un archevêque, 4 évêques et 175 prêtres.

—Pendant que Mlle Emma Abbott chantait à New-York, on l'entendait à Cleveland, distance de 1,600 milles, au moyen du téléphone.

—Si vous voulez verser de l'eau bouillante ou tout autre liquide bouillant dans un tromblon ou vase quelconque en verre, vous pouvez le faire avec sûreté en mettant d'abord une cuiller dans le vase.

—Lady C.... femme du lord-lieutenant d'Irlande, disait un jour au Dr Swift : "L'air de votre pays est fort bon." Swift, se mettant aussitôt à genoux : "Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'allez pas le dire en Angleterre, car on mettrait un impôt dessus."

—L'empereur Guillaume vient d'envoyer à Sa Sainteté Léon XIII une croix d'or, incrustée de pierreries, pour le remercier des services qu'il a rendus comme arbitre du différend entre l'Allemagne et l'Espagne, à propos des îles Carolines.

—La fortune réunie des membres du Sénat des Etats-Unis forme un total de \$160,000,000. Les plus riches des sénateurs sont M. Stanford, de Californie, qui ouvre la liste avec une fortune personnelle de \$75,000,000, et M. Fair, du Nevada, qui vaut \$20,000,000.

—Un aide-de-camp, qui désirait de l'avancement, s'adressa à son général en lui faisant valoir ses longues années de service. "Où sont tes blessures ? dit le général. Ce sont là les meilleures titres. Peux-tu m'en montrer ?" "Comment aurais-je été blessé, mon général, répondit l'aide-de-camp, les jours de bataille, je ne vous ai jamais quitté."

—La France est le pays le plus taxé de l'Europe, \$21.40 par tête par année. Aux Etats-Unis la taxe est de \$11.18 ; en Italie, \$11.60 ; en Allemagne, \$11.18 ; en Russie, \$7.20, et en Espagne \$6.60. Eu égard à ses arts et à ses industries manufacturières, le fardeau de \$21.40 en France n'est pas si onéreux et si pénible que les \$7.20 en Russie ou les \$6.60 en Espagne.

—L'empereur de Chine doit se marier ; mais, comme de raison, le fils du soleil et de la lune doit faire son choix. Tous les jours on lui amène un troupeau de jeunes filles, et le monarque daigne, avec ses yeux fendus en amande, choisir celle qui lui convient. Quand il en aura deux ou trois douzaines, il fera un nouveau choix, et prendra pour épouse la plus belle du tas.



L'ART DE BIEN VIVRE

Quand vous faites rôtir un poulet ou toute autre tendre volaille, il y a danger que les cuisses noircissent ou deviennent trop dures pour être mangées. Pour éviter cela, prenez une bande de linge, trempez-la dans du saindoux fondu, ou bien frottez-la de saindoux et enroulez-la autour de la cuisse. Otez-la en temps pour permettre au poulet de rôtir délicatement.

Pigeons frits. — Coupez vos pigeons en quatre : faites les cuire dans une très petite quantité de bouillon, avec poivre, muscade, persil et une petite branche de thym, un oignon piqué de deux clous de girofle.

Laissez refroidir, puis trempez vos morceaux de pigeons dans un œuf, entier battu ; panez les et faites-les frire de belle-couleur. Servez avec des branches de persil frites aussi.

Plum pudding à l'impérial. — Prenez sept œufs, cassez-les dans un saladier en mettant trois blancs de côté. Faites un sirop de sucre pour lequel vous mettez à peu près une livre de sucre pour un grand verre et demi d'eau ; lorsque ce sirop est presque froid, ajoutez-le à vos œufs avec un jus de citron et deux zestes de citron bien hachés. Battez vos trois blancs mis de côté en neige, ajoutez-les au reste et battez fortement le tout avec une verge de jonc pendant vingt minutes, puis ajoutez en battant toujours une demi livre de farine de riz : versez dans un moule beurré et faites cuire à four doux.

NIDS DES OISEAUX

UNE admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé les fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin et une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre, il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque nid fait des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Le nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche.

Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix des parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoiyants les pins, et les abîmes de verdure au-dessus du chêne paternel.

Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

—Il se consomme, tous les ans, aux Etats-Unis, pour \$900,000,000 de boissons fortes. La taxe seule s'élève à \$500,000,000. Les trois quarts des crimes et des misères qui affligent le pays doivent être attribués à l'abus des liqueurs, qui mène au tombeau 100,000 malheureux par an et réduit à la plus affreuse misère plus de 3,000,000 d'enfants. Enfin, le tiers de la population est plus ou moins victime de la fatale boisson.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Se coucher de bonne heure et se lever matin rend sain, riche et sage

PATER

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez
[soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on ré-
[ponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi pro-
[fonde,
Les choses dont on a besoin !

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à
[voir ;
Et mon père et ma mère, et ma famille en-
[tière ;
Moi, je n'ai rien pour vous mon Dieu, que la
Que je vous dit matin et soir. [prière

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à
[genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sa-
[gesse ;
Et puissent leurs enfants les contenter sans
[cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous.

A. TASTU.

AVE

Je vous salut, ô Reine, ô puissante Marie,
Pour vos nombreux enfants priez, priez Jésus,
Qu'il répande sur eux, sur ma jeune patrie,
Ces doux parfums du ciel, que vous, mère
[chérie,
Goûtez au milieu des élus.

Où ! vous êtes bénie, ô Marie, ô ma mère !
Et béni fut Jésus, dans votre chaste sein !
Descendu de son trône à la voix de son père,
Il s'incarne ici-bas et se fait notre frère
Pour racheter le genre humain !

O mère des pécheurs, vous, qu'un seul regret
[toûche,
Pour moi, petit enfant, je demande à genoux,
Quand mes jours révolus me clouront sur ma
[couche,
Un seul de vos regards, un mot de votre
[bouche,
Qui rendent mon trépas plus doux !

F. E. J....

FRANCEUR & STE-MARIE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal
J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE
LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES
ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉS DE
TWEEDS, DRAPS, SERGES ET TRICOTS,
Dans les tissus les plus fins et les patrons les plus chic
— SONT AU —
SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

2655

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."
SOUVENIR
Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,
MONSIEUR HENRI LARIN,
NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ARMSTRONG & COE.
PHOTO. GRAVEURS
GRAYURES
SUR
SING
COIN RUES NOTRE-DAME & ST-MARTIN

Liste des prix de L. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-ga-chetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.

DIGNE D'E' COURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmen-tation des affaires de la maison David Lan-thier et la grande réduction des marchan-dises. Jugez en par vous-mêmes en l'is-ant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (30 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19
Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES
Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal
Entrée de la galerie : No 61, rue St-Aubert

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRÉ,
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL
ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE
ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :
Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro, spécimen envoyé gratis sur demande

J. M. FORTIER
—DE LA—

Fabrique de Cigares
"CREME DE LA CREME"
Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"
LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents
A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :
Blanes pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal
Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infail-lible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène. Et membre du bureau santé de la Province.
E. MASSI OTTE & WERRE,
Seuls agents pour Montréal
217, rue St Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie-taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal